

DU GENIE FLAMAND

JAN-ALBERT GORIS

88861

JAN-ALBERT GORIS

DU GENIE
FLAMAND

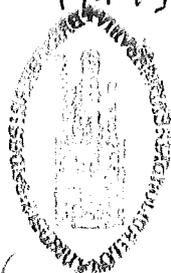


Aux Editions du
ROSEAU PENSANT
New York, MCMXLIII

De cet ouvrage, il a été tiré cent exemplaires,
tous hors commerce, à l'intention des amis de
l'auteur ou, du moins (quelle présomption!), de
ceux qu'il se permet de considérer comme tels.

Ceci est le numéro

BS 7414986



6K41021 - 6126

Conférence faite à l'École Libre des
Hautes Études, à New-York, le 10 avril
1943, dans le cycle de l'Épopée Belge.

DU GENIE FLAMAND

O béissant à un juste scrupule scientifique j'ai voulu, avant d'aborder mon sujet, prendre connaissance des meilleurs auteurs qui ont traité la matière qui nous occupera. Mais en ce faisant, il m'est arrivé une aventure malencontreuse.

En effet, le premier ouvrage que j'ai consulté était dû à un observateur américain, dont je tairai le nom par charité. Cet auteur examine avec beaucoup d'attention les caractéristiques du peuple belge et les traits qui différencient le caractère wallon de la psychologie flamande. Dans un passage qui semble synthétiser sa pensée et ses impressions, il arrive à la conclusion suivante : "Les Wallons ont le caractère léger mais ils sont malins, les Flamands sont de braves gens pas très intelligents, ils sont même un peu bovins" . . .

La lecture de ce texte m'a plongé dans de profondes réflexions et a fait revivre en moi un complexe d'infériorité contre lequel je lutte depuis ma plus tendre enfance. Aussi ai-je décidé d'abandonner mes savantes recherches ethnologiques, pour me fier exclusivement à mes propres lumières. C'est donc à la clarté vacillante de mes observations personnelles que je me permettrai de vous conduire.

Examinons d'abord le titre de cette causerie et entendons-nous sur sa portée exacte. Il s'agit, en effet, d'éviter ce qu'on appelle en Flamand d'un mot très juste, un sujet "oeverloos", c'est-à-dire un sujet qui n'a pas de rives, qui est vaste et fluide à la fois et qui, à tout instant, menace de déborder à droite ou à gauche.

Le sujet ne comprend que deux termes : "du Génie Flamand." Le mot "génie" peut paraître un peu prétentieux, un peu pédant. On aurait pu dire : la psychologie flamande, l'âme flamande, la substance flamande. Mais, cependant, ce qui nous occupera n'est pas tout à fait cela. C'est à la fois cela et encore autre chose. Le génie est ce qui est vraiment propre à quelqu'un ou à un groupe, ce qui détermine son individualité, sa personnalité, son être. On a parlé du "génie invisible de la Cité" : c'est de cela qu'il s'agit. Il doit y avoir un génie du Bronx et de Brooklyn, aussi bien que d'Athènes ou de Rome. Ce terme

n'implique donc pas nécessairement l'idée d'une supériorité dans le domaine de l'intelligence ni dans celui de la création artistique, mais il constitue un sûr critère, un point de repère certain.

Comme on ne peut voir le génie d'un peuple, comme on ne le connaît que de façon empirique, par ses multiples manifestations extérieures, je serai à mon aise, en prétendant l'immobiliser, le matérialiser un instant devant vous et vous aurez parfaitement le droit de ne pas être convaincus, de ne pas le reconnaître, si cela vous plaît. Nous parlerons donc de ce qui est *propre* à la Flandre.

Il reste le terme "flamand." Ici non plus, rien de précis, mais l'absolue nécessité de circonscrire, de limiter, de préciser. Victor Hugo considérait Mons en Hainaut comme une ville flamande et Octave Mirbeau trouvait Liège "une fort jolie cité de Flandre." Il y a eu au cours des siècles plusieurs Flandres : l'une que l'on appelait "la Flandre flamingante", une autre qui s'appelait "la Flandre française", ce qui, à nos oreilles partisans, a un petit son de paradoxe. Tout d'abord confinée entre la Mer du Nord et l'Escaut, la Flandre s'est étendue vers l'Est jusqu'à la Meuse, mais elle a été amputée par le bas. Elle a conquis le Brabant, Anvers et le Limbourg; elle a perdu Lille, Valenciennes, Tourcoing et Arras.

Quand Rubens parlait de *la Fiandra la mia carissima patria*, sa pensée ne s'arrêtait probablement pas à Enghien ou à Wavre, mais il englobait dans cette formule attendrie tout ce qui tombait dans l'orbite spirituelle de la Flandre. A part la Principauté de Liège, cela comprenait probablement toute la Belgique actuelle. Quand le poète anglais John McCrae écrivait son beau poème "In Flanders' Fields the Poppies Blow", il n'a certainement pas voulu dire que les coquelicots sur les tombes des soldats anglais tombés en Hainaut étaient des égarés.

Au début de la renaissance littéraire flamande du XIX^e siècle on se servait d'un slogan qui, comme tous les slogans, était en partie faux :

"De taal is gansch het volk"

"La langue est tout le peuple" : Ceux qui parlent flamand, ceux qui s'expriment en flamand, seraient donc Flamands et, bien entendu, personne d'autre ne le serait. Erreur évidente et trop facile à réfuter. Le génie se manifeste de cent façons diverses dont la langue n'est qu'une seule et, d'autre part, tant d'hommes appartenant indubitablement à la Flandre par tout leur être se sont exprimés par le canal d'une autre langue que le Néerlandais, ou se sont servi d'autres moyens d'expression que le langage.

Nous pouvons donc conclure que pour qu'une personne, qu'une chose soit flamande, il faut au moins un

certain contact physique avec la réalité de la région, avec son atmosphère, ses monuments, sa culture, et surtout avec ses habitants.

Il va de soi que l'apparence physique, que le volume d'un être ou d'un groupe a une influence sur la nature même de cet être ou de ce groupe et, inversement, que le volume, que l'aspect quantitatif d'une chose ou d'un groupe peut être déterminé par l'essence même de l'objet. En d'autres termes, il y a une relation intime entre l'aspect physique et l'aspect spirituel d'un peuple.

Le fait qu'il n'y a dans le monde que 4,500,000 Flamands a son importance. Il n'est pas moins important que ce groupe de volume modeste soit entouré d'entités plus puissantes et au moins aussi homogènes que lui, si pas plus.

Il n'en fut pas toujours ainsi : au Moyen Age, même à l'époque bourguignonne, la Flandre, forte et cohérente, était située au milieu d'une poussière de petits états et sa richesse en or comme en hommes, lui assurait une place prépondérante dans l'étrange mosaïque européenne d'alors. C'est à ce moment qu'elle a pu s'exprimer avec la liberté la plus grande, avec le moins d'entraves, d'égal à égal.

Avant de s'enfoncer dans la pénombre de la médiocrité jésuitique du XVII^e siècle, elle a produit Rubens. Il a fallu attendre jusqu'en plein XIX^e siècle pour qu'elle se resaisisse, qu'elle retrouve sa foi, qu'elle

oublie la prudence et la fausse sagesse que des maîtres en médiocrité satisfaite lui avaient prodiguées tout le long des XVII^e et XVIII^e siècles. Il y a donc là un hiatus de deux cents ans qui nous en dira long sur les véritables forces vives de la Flandre. Il y a là un arrêt, une fatigue de la faculté créatrice, un amoindrissement moral, qui nous renseignera, lui aussi, sur le fond de cette réalité fugitive qu'ensemble nous poursuivons.

A ceux que la lecture de vieux textes rebute ou qui ne peuvent pénétrer les arcanes d'une langue archaïque, il est trop facile de dire que le génie flamand est essentiellement pictural et plastique, que les Flamands sont des êtres pour qui le monde extérieur existe avec une réalité hallucinante, avec une puissance d'obsession extraordinaire et qui confère à leurs peintres, à leurs écrivains, un lyrisme sensuel d'une grande intensité. Non, il faut tout prendre en considération, il ne faut négliger aucun élément dans cette grande symphonie qui exprime l'âme d'un peuple. Ni les sons lourds et somptueux de nos tapisseries, ni les cris stridents de la poésie bachique, ni même la saveur et la violence de l'insulte et de la grosse obscénité populaire. Car l'œuvre d'art ne naît pas seule, le tableau ne se détache pas soudainement, sans préparation, de la grisaille de l'histoire. Il naît des arrêts mêmes, des hésitations, des défaillances, des repentirs.

Il est
En u
P
perm
flama
cu
v
et
ta
da
se
n
E
le mo
que le
Est-c
D
ment
"mys
aussi,
certai
mélar
des p
sensu
différ
la nu

Il est incubé par les années autant que par les foules.
En un peuple tout se tient.

Paul Valéry, et ce sera le seul témoin que je me
permettrai d'appeler à l'aide, a caractérisé le génie
flamand de la façon suivante : —

“Cette race que distingue une alliance parti-
culière de fougue et de langueur, de violente acti-
vité et de tendance contemplative, qui est ardente
et patiente, sensuelle parfois jusqu'à la fureur et
tantôt toute détachée du monde sensible, retirée
dans les châteaux mystiques que l'âme secrètement
se construit sur les confins de l'intelligence de la
nuit.”

En d'autres mots, M. Valéry nous dit, comme tout
le monde, mais, bien sûr, mieux que tout le monde,
que les Flamands sont à la fois sensuels et mystiques.
Est-ce vrai ?

Dans ses grandes lignes, ce portrait est probable-
ment exact mais il n'est pas très distinctif car, enfin,
“mystiques et sensuels” les Espagnols doivent l'être
aussi, les Italiens pas moins et on peut retrouver, à un
certain degré en tous cas, la même dualité, le même
mélange d'éléments contradictoires chez la plupart
des peuples de civilisation chrétienne. Mysticisme +
sensualité, c'est le H₂O même de l'eau baptismale. La
différence est dans le dosage, dans la manière, dans
la nuance.

J'estime, quant à moi, que la clé de voûte de l'édifice flamand est constituée par le fait que les Flamands sont essentiellement des paysans et des habitants de petites villes :

80% d'entre eux habitent la campagne,

10% seulement habitent dans des villes de 25,000 à 100,000 habitants.

10% résident dans ce que l'on peut appeler, à l'échelle européenne, de grandes villes.

Voilà le fond presque immuable de la Flandre : cette solide masse paysanne qui a tenu pendant des siècles, qui fut assaillie et massacrée par l'aristocratie du XII^e siècle, admirablement vilipendée par un grand poète anonyme, qui subit tous les outrages, toutes les rapines, toutes les cruautés de la part des Bourguignons, des Français, des Espagnols, des Autrichiens et des Allemands.

Les traits essentiels du paysan flamand ne sont pas moins répugnants à tout être civilisé que ceux que l'on peut relever chez les autres populations rurales de l'Europe. C'est le même mélange d'astuce, de rapacité, d'avarice, de manque de cœur, de violence physique, de petitesse d'esprit, la même absence de vertus civiques et militaires que presque partout ailleurs. Au fond rien n'a changé depuis l'Ancien Régime, quand les paysans s'appelaient — à juste titre d'ailleurs — les vilains.

Ce qu'ils ont de particulier en Flandre, c'est que

le climat d'une instabilité extraordinaire les oblige à ruser constamment avec la terre, à ne jamais compter sur le lendemain ou même sur l'après-midi; rien n'est certain dans leur existence ni dans leur production, rien sinon l'incertitude absolue.

La poëtesse Hadewych a dit très joliment:—

*“Seghet die landman: jegen avent
sal men loven den scoonen dag.”*

“Le paysan dit : ce n'est que vers le soir qu'il faut louer le beau jour qu'il a fait.”

Ce calcul continu, ce combat incessant avec des éléments incléments et brutalement capricieux a enseigné à la masse rurale flamande une extrême précaution et un scepticisme presque complet. Il l'a poussée vers l'observation patiente, il lui a enseigné à regarder la nature dans son détail plutôt que d'en rechercher le principe moteur. Il a développé le culte d'une sagesse à courte vue, d'une philosophie fragmentaire, qui n'en est pas une, qui ressemble plutôt à un système d'accommodements mesquins avec la vie qu'à une construction philosophique solide qui apporterait une explication à nos problèmes et un fondement à notre existence. Donc pas ou peu de philosophes en Flandre, mais une pléthore d'amusants moralistes.

Le climat flamand, qui n'a ni rime ni raison, a rendu le Flamand extrêmement sensible à la couleur,

à l'odeur, au volume, à toutes les apparences matérielles des choses de ce monde.

L'absolue majorité des Flamands est donc composée d'individus réalistes, facilement et constamment attendris par les détails les plus infimes de la nature, par l'atmosphère, par les variations climatériques, mais oubliant trop facilement que le drame n'est pas en dehors de nous, que le drame est en nous. Cela se traduit par une littérature folklorique savoureuse, pleine de couleur et fourmillante d'observations justes mais relativement peu importantes.

J'ai pu comparer certaines parties des premières œuvres du grand romancier Styn Streuvels à de brillants bulletins météorologiques. En effet, pendant des pages et des pages de ses premiers romans, il nous explique le temps qu'il fait, un peu comme les paysagistes du XVII^e siècle nous représentent, en y insistant trop, les ciels nuageux de Flandre. Ce n'est que tout à la fin que l'homme fait son apparition dans ce paysage—lui, le seul être qui importe et dont la grandeur consiste précisément à dominer, avec une certaine morgue, le spectacle prétentieux et encombrant des éléments et des climats.

Quand nos petits maîtres peignent des natures mortes calligraphiques, quand nos écrivains disent, avec des remarques drôles et pittoresques, les divers aspects minuscules de la campagne et de ses produits,

c'est toujours la Flandre attentive qui parle, qui se regarde, et qui dans cette contemplation, se suffit.

Or, nous savons que cet attendrissement naïf sur les pétales et les arbres, sur les insectes et le bétail, avec leurs odeurs, leurs couleurs, leurs habitudes et leurs manies, n'a guère d'importance. Il peut servir, tout au plus, à fuir les véritables problèmes de l'homme, à pallier cet ennui qui—Pascal nous l'a dit—fait le fond de l'âme humaine. C'est une évasion, une lâcheté, une fuite dans le confortable et le médiocre.

Au point de vue artistique, tout cela serait assez désolant si, de temps en temps, il ne se produisait un miracle, si, par compensation, il ne sortait de tout cet amas de médiocrité, quelque chose de splendide et de merveilleux. Cela s'est produit en la personne du poète Guido Gezelle. Gezelle était un croyant, un chrétien. Il voyait le monde sous le seul angle des principes religieux. Pour lui, toute la création qu'il aimait et qu'il regardait de ses yeux de jardinier, n'était qu'une image de Dieu, qu'un symbole de la vie future. Tout ce qui dans le confortable et savoureux réalisme flamand avait été médiocre et amusant, fut ennobli par sa parole.

Nulle part dans la littérature européenne du XIX^e, à part peut-être chez Francis Jammes, une compréhension aussi complète de la nature fut soutenue par une foi aussi simple et aussi profonde.

Je ne trahirai pas Gezelle en le traduisant : il n'est pas traduisible en une langue latine, mais je vous citerai un exemple plus modeste d'écriture typiquement flamande.

Georges Chastellain, un des historiens de la Cour de Bourgogne qui, quoique né et éduqué en Flandre, écrivait en français—ce dont il s'excuse, d'ailleurs—raconte dans un passage célèbre de ses chroniques, une violente querelle entre le vieux duc Philippe le Bon et son fils Charles le Téméraire. Le Duc est tellement troublé dans son âme que, vers le soir, il quitte Bruxelles, à cheval :

“Les jours pour celle heurre d'alors estoient courts, et estoit jà basse vesprée quant ce prince droit-cy monta à cheval, et ne demandait riens autre fors estre emmy les champs seul et à part luy. Sy porta ainsy l'aventure que ce propre jour là, après un long et âpre gel, il faisoit un releng [dégel], et par une longue épaisse bruyne qui avoit couru tout ce jour là, vesprée tourna en pluie bien menue, mais très-mouillante et laquelle destrempoit les terres et rompoit glaces avecques vent qui s'y entrebouta.”

C'est du Gezelle et du Timmermans supérieur. C'est à la fois Lemonnier et Claus; c'est un passage purement et admirablement flamand.

Il n'est pas étonnant que cet amour de la terre et

des
une
test
ma
mer
ont
qui
ren
tou
cet
act
Il y
de
blic
poè
Cor

Gh
Sij
Va
Va
Gh
Gh
Gh
En
Tle
Tsi
Die
Ben

des choses qu'elle produit, ait donné au peuple flamand une réputation de sensualité exacerbée. Nul ne contestera que les Flamands sont enclins à la sensualité, mais, leur suprême sagesse, c'est qu'ils le sont simplement et bourgeoisement. Nos poètes du Moyen Age ont consacré de longues pages à additionner tout ce qui au monde leur paraissait appréciable. Ils énumèrent les fruits, les fleurs, les victuailles, les boissons, tout ce qui peut faire plaisir aux sens, mais rarement cet inventaire enthousiaste dépasse le stade d'une action de grâce qui ressemble fort à un catalogue. Il y a des exceptions : un jour faste j'ai eu le bonheur de retrouver, après quatre siècles d'oubli, dans la Bibliothèque des Manuscrits du British Museum, un poème d'un de mes concitoyens, le poète anversoïis Cornelius Crul, un poème magnifique qui débute ainsi :

*Ghij die appelkens, peerkens en nootkens maect,
Sijt ghelooft van uwer goeder chyere,
Van vlees, van visch dat zoo wel smaect
Van broot, van botere, van wijne, van biere.
Ghij cleet ons, ghij licht ons, ghij wermit ons met viere.
Ghij geeft ons ruste, blijscap en ghesonde.
Ghij spaert ons, ghij bewaert ons, heere goedertiere
En leert ons metten woorde van uwen monde.
Tleeft al bij u dat is in swereldts ronde
Tsijs zijerken, tsijs mierken, tsijs vloes, tsijs das.
Dies segghen wij u Heere, uut goeden gronde :
Benedicamus Domino. Deo gracias.*

Cela est simple, direct et touchant. Ce n'est pas très grand, mais c'est admirablement pur, chaud, et candide. C'est la candeur de Saint François d'Assise. En lisant ce poème on est frappé par une innocence du cœur et des sens à laquelle seuls les êtres simples et forts parviennent.

Sur la foi des abondantes anatomies rubéniennes, et en isolant cette phase de l'œuvre de Rubens du reste de la vie artistique et de l'intellectualité flamande, on a pensé pouvoir attribuer au peuple de Flandre une tendance aux excès sensuels et une inclinaison immodérée, presque animale vers les plaisirs de la chair. Fromentin et Verhaeren y sont pour quelque chose et depuis lors on n'a guère fait que répéter et amplifier leurs impressions. Cependant, si l'on y regarde de près, on constate que dans ce domaine comme dans tous les autres, le génie flamand se manifeste dans les mêmes formes bourgeoises, avec le même manque d'intensité dramatique, avec la même émouvante simplicité.

Le plus beau poème néerlandais du moyen âge — un pur chef-d'œuvre — est la légende de "Beatrijs." Le thème est connu; c'est la légende de la Sacristine. La Sœur sacristine Béatrice appelle au couvent son ami d'enfance, un jeune chevalier, et lui avoue son amour. Ils décident de fuir. A la faveur de la nuit, le chevalier l'enlève à cheval et, quand le jour se lève

sur un radieux matin de Mai, ils arrivent dans une clairière ensoleillée. Le jeune amoureux fait à Béatrice des propositions que l'on appelle communément malhonnêtes. Elle objecte, non pas par principe, non pas à la suite d'une révolte de conscience, d'une réticence secrète ou d'un débat intérieur. Elle est bien décidée à aller jusqu'au bout de l'aventure, mais il faut que les formes soient observées, que tout se fasse dans l'ordre et dans le décorum requis. Voici ma traduction défectueuse de ce passage. (Il me manque hélas l'admirable version française due à mon ami Robert Guiette).

*“Le Chevalier regarda la belle,
Qu’il aimait d’un tendre amour.
Il dit : Ma mie, s’il te plairait,
Mettrions pied à terre.
Cueillons des fleurs dans ce vert pré.
Il fait si beau, si doux, céans,
Jouons, je t’en prie, le jeu d’amour.
— Que dis-tu là, grossier manant,
Je coucherais sur l’herbe drue
Comme femme qui vend son pauvre corps
Vilainement, pour quelques sous !
Ma foi, pudeur aucune j’aurais.
Chose aussi vile tu n’aurais dite,
Si cœur de vilain tu n’avais.
Ne dis donc chose semblable,
Ecoute les oiselets dans les bois,
Comme ils s’amusent en chantant,
Le temps te paraîtra plus court.
Quand serai près de toi, toute nue,
Sur un lit bien préparé,*

*Tu feras ce qui te plaira
Et ce que le cœur te dira.
Je suis fâchée dans mon âme
Que tu me l'aies proposé."*

Ce remarquable échange de vues constitue un des rares dialogues d'amour de la littérature flamande. On remarquera qu'il ne rappelle en rien les cris déchirants et pathétiques qu'échangent Tristan et Yseult. A aucun moment, les partenaires ne s'infligent involontairement ces admirables blessures qui font la beauté du dialogue amoureux et qui en constituent, pour autant qu'il soit rendu public, la véritable justification. A aucun moment, ils ne projettent sur le traditionnel échange de fantaisies et d'affectueux désirs, l'ombre solennelle de la mort. Enfin, ils ne font appel au décor du monde, que comme à un dérivatif, un sédatif temporaire qui n'a d'autre utilité que de permettre au temps de faire rentrer tout dans l'ordre.

A première vue, on pourrait être tenté de dire qu'une conception de la vie et de l'amour, comme elle s'exprime dans ce bref passage, n'est pas très glorieuse et — suprême critique ! — ne contient aucun enseignement. Et en effet, elle n'est peut-être pas de nature à nous faire aller plus avant dans la connaissance du cœur humain ou dans l'étude de nos passions, car bien que le poète nous dise que les Dieux aiment que l'âme soit profonde et non pas qu'elle soit tumultueuse,

nous s
vage d
consci

Il y
solide
flamar
Hélène
ans. I
humar
mariag

tro
cél
mi
en
mis
nêt
tou

la C
ce v
me
en
dir

Qu
de ce s
libre de

nous savons cependant que seul le spectacle d'un sauvage désordre intérieur est de nature à émouvoir nos consciences fatiguées et nos sens rassis.

Il y a un autre exemple, plus clair encore, de ce fond solide et bourgeois qui constitue la base de la nature flamande. Rubens s'est remarié à l'âge de 52 ans avec Hélène Fourment, une jeune femme de quelque 16, 17 ans. Dans une lettre qu'il adresse à Pereisc, un ami humaniste à Aix-en-Provence, il annonce son second mariage de la façon suivante :

“Je me suis résolu à me remarier car je ne me trouvais pas encore mûr pour la continence et le célibat ; d'ailleurs s'il est juste de donner la première place à la mortification, nous pouvons aussi, en rendant grâce au Ciel, jouir des voluptés permises. J'ai pris une femme jeune, de parents honnêtes mais bourgeois, bien qu'on eût cherché de toutes parts à me persuader de faire mon choix à la Cour, mais j'ai craint de me heurter à l'orgueil, ce vice inhérent à la noblesse, surtout chez les femmes. Je désirais une femme qui ne rougirait pas en me voyant prendre mes pinceaux : pour tout dire j'aime trop la liberté.”

Quel magnifique exemple de cette solide harmonie, de ce sens de la mesure et de la prudence, de cet équilibre de l'esprit et de la chair qui a toujours fait de la

grande masse du peuple flamand, un élément de stabilité, de solidité et de richesse !

Peut-être vous ai-je donné l'impression que l'esprit compte pour peu de chose en Flandre? Rien ne serait plus inexact, car à côté de ces 80% de campagnards et de villageois, il y a les 20% de la population flamande qui réside dans les villes. Il ne suffit évidemment pas d'habiter la cité que l'on soit un intellectuel, et nul ne sait d'ailleurs si cela est désirable, mais dans les centres urbains il est difficile d'échapper à l'emprise de l'imprimerie et à la contamination du verbe parlé.

C'est dans le cadre communal que le génie flamand s'est le plus clairement manifesté. Car, à côté de la solide masse paysanne, le peuple flamand est essentiellement un peuple de bourgeois.

Il est remarquable que la noblesse de Flandre n'a jamais joué un rôle important dans la vie du peuple. Les Comtes d'Egmont et de Horne, ces personnages falots, sont sans doute de pathétiques victimes, des martyrs, mais non pas des héros de la liberté. Sauf en 1830 notre noblesse, comme la plupart des noblesses d'ailleurs, a toujours eu comme préoccupation essentielle de servir le Prince, n'importe quel Prince, croyant ainsi, de bonne foi, servir en même temps la Nation. Le plus dur reproche que les Flamands aient adressé à cette classe de gens, c'est que pendant plusieurs siècles ils aient tout fait pour créer entre eux et la masse du

peuple, une distance respectueuse et que rares sont ceux qui aient essayé d'élever la population à leur niveau. L'histoire d'ailleurs a puni ce péché d'omission.

Les Communiers flamands ont produit aux XIII^e, XIV^e, et XV^e siècles un chef-d'œuvre : la commune, la municipalité. Ils ont découvert l'art de créer de l'ordre dans la Cité, convulsée par des troubles violents, par des intérêts en conflit, par des passions sanguinaires. Ils ont accompli le miracle de l'organisation sociale : l'harmonie et la prospérité.

Comme les Grecs, ils ont essayé de plusieurs systèmes : la démocratie a combattu l'oligarchie, la démagogie a déchiré la fine trame de l'harmonie démocratique, et finalement c'est à un moyen terme, c'est à un régime bourgeois qu'ils sont arrivés. Le gros bon sens, la mesure, ont triomphé.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est que la bourgeoisie : aux yeux des uns c'est une abomination, aux yeux des autres c'est le sel de la terre. Léon Bloy nous a dit que "le bourgeois est un cochon qui veut mourir de vieillesse", mais ce sont les bourgeois flamands qui dans leurs coutumes locales inscrivaient, en première page, comme premier article dans leurs lois :

"In dese stad sijn alle menschen vrij ende gheen slaven." (En cette ville, tous les hommes sont libres et nul ne sera esclave). Ce sont ces bourgeois qui ont résisté aux seigneurs et qui—lorsqu'il le fallait—ont battu

les Rois de France ; ce sont ces bourgeois qui librement ont conclu des accords d'égaux à égaux avec les Rois d'Angleterre. Ce sont eux qui ont commandité les peintres primitifs flamands et qui, plus tard, ont accepté avec intelligence et gratitude les superbes leçons d'humanisme que ce grand bourgeois de génie : Rubens, leur donnait.

Erasme avait déjà remarqué au début du XVI^e siècle que nulle part ailleurs en Europe, il n'y avait comme en Flandre "un nombre aussi considérable de bonnes intelligences moyennes".

Ce sont ces hommes qui, depuis le début du XV^e siècle jusqu'à nos jours, font de merveilleux juristes, de parfaits administrateurs, de patients savants. Leurs écrits sont oubliés mais, soyons honnêtes : que nous reste-t-il des multiples écrits d'Erasme ? à part ce délicieux "Eloge de la Folie" dont tout le monde parle sans l'avoir lu, et quelques-uns de ses Colloques. Mais toutes les publications de ces gens appliqués, si elles ont manqué de fulgurance et de génie, sauf peut-être celle de l'Yprois Jansénius, ont passé dans la substance, dans la moelle même de nos pensées nationales. On pourrait faire état du livre de Leonardus Lessius *De Justitia et Jure* que l'Archiduc Albert avait constamment sous la main lorsqu'il rendait la justice, ainsi que de ces innombrables traités sur le droit, la morale, la finance et l'administration, et, à la fin de cette longue

théo
actu
s'av
d'un
auct
résu
élem
qu'il
sera
nous
lyte
l'Ar
un b
Un l
civil
méri
ici o
une
teme
geau
crit l
de",
casa
trois
Aux
de p

théorie d'auteurs voués à l'oubli, et consultés à l'heure actuelle seulement par quelques spécialistes, on verrait s'avancer Son Eminence le Cardinal Van Roey, fils d'un notable de Vorselaer, portant sa thèse "*De justo auctario ex contractu crediti*" (De l'intérêt équitable résultant du contrat de crédit). Il y a donc là un élément de permanence, de constance et de continuité qu'il serait vain de nier.

Tant d'équilibre, tant d'harmonie et de solidité serait à la fin presque pénible et surtout ennuyeux, si nous n'avions pas le charitable avertissement d'Hippolyte Taine: "Tout cela", dit-il, dans sa "Philosophie de l'Art", en étudiant le caractère flamand, "tout cela fait un bon sens un peu court et un bonheur un peu gros. Un Français y baillerait bien vite, il aurait tort. Cette civilisation qui lui semble empâtée et vulgaire a un mérite unique: "elle est saine. Les hommes qui vivent ici ont le don qui nous manque le plus: la sagesse, et une récompense que nous ne méritons plus, le contentement." Ce contentement dont l'imprimeur Tourangeau, anversois d'adoption, Christophe Plantin a décrit les délices dans le "Sonnet du Bonheur de ce Monde", se traduit par le caractère extraordinairement casanier de la population flamande. Depuis au moins trois siècles, il n'y a pas eu de migrations importantes. Aux XIII^e et XIV^e siècles, il y eut des déplacements de population assez conséquents. Il y eut des *treks*

flamands vers l'Allemagne, vers la Hongrie. Il y eut des tentatives de colonisation aux Açores et dans d'autres territoires lointains. Il y eut une forte immigration flamande en Angleterre. Plus de 1200 mots flamands passèrent à ce moment dans le vocabulaire anglo-saxon. Les banquiers flamands réussirent même au XIV^e siècle à refouler d'Angleterre les Lombards et les Juifs. L'émigration flamande ne s'arrêta qu'au moment où les Londoniens indignés massacrèrent en masse toute la colonie flamande, lors de la révolte de Walt Tyler en 1381. Par un ironique retour des choses, ils leur appliquèrent le système des Matines Brugeoises. En 1302 les Français furent massacrés à Bruges s'ils ne parvenaient pas à prononcer sans trop d'accent les mots difficiles : *Schild en vriend*. Aux Flamands, les Londoniens firent prononcer les mots *bread and cheese*, et si leur prononciation se rapprochait trop de "brood en kaas" leur sort était jeté. Les Flamands ont compris, ils sont restés chez eux.

Il ne fait pas de doute que l'homme ne se trahit jamais mieux que par ses gestes gratuits, par les choses qu'il fait quand il n'a rien à faire, par ses divertissements, par son jeu. Que fait-il pour s'évader de la monotonie de l'existence, pour briser ce contentement qui doit ressembler souvent à la satiété ?

En ce qui concerne le peuple flamand, il n'est presque pas possible de répondre à cette question sans en-

trer un
Penda
lié et a
et à m
dire la
gulaire
Bourgi
xième
dais, et
Je s
ou rais
Du
laquelle
tendres
livranc
fiance e
Il a cor
tune, à
désarm
en se p
Roman
tous de
combin
Dan
romant
et Dor
Renarc

trer un instant dans le domaine de l'histoire politique. Pendant plusieurs siècles, le Flamand s'est senti humilié et amoindri, et ce sentiment s'est accentué au fur et à mesure que la foi nationaliste (on pourrait même dire la "folie nationaliste") est devenue la pierre angulaire de la politique européenne. Il s'est senti un Bourguignon de seconde zone, un Espagnol de deuxième classe, un Autrichien, un Français, un Hollandais, et, finalement un Belge de deuxième ordre.

Je ne vous dis pas jusqu'à quel point il avait tort ou raison : je constate le fait.

Durant cette longue période d'humiliation, pendant laquelle il a cultivé son complexe d'infériorité avec tendresse et ferveur, il a cherché un exutoire, une délivrance qui, secrètement, devait lui rendre la confiance en lui-même et le rehausser à ses propres yeux. Il a commencé très tôt à se moquer de sa propre infortune, à se targuer de ses difformités. Il a essayé de désarmer la critique de ses ennemis ou de ses maîtres en se précipitant pour faire sa propre caricature. Le *Roman du Renard* et la *Légende d'Ulenspiegel* sont tous deux des glorifications du malin, du roublard, du combinard.

Dans le Panthéon flamand il n'y a guère de héros romantiques : si l'Espagne se reconnaît dans le Cid et Don Quichotte, la Flandre se reconnaît dans le Renard qui, malgré les puissants, parvient à vivre à

sa guise, et dans Ulenspiegel un gamin peu scrupuleux qui fait la nique aux tyrans.

On nous a raconté que Louis XIV en voyant les tableaux de Teniers et d'Adrien Brauwer aurait dit : "Otez-moi ces magots." Il ne pouvait supporter la vue de ces buveurs en leurs tavernes enfumées, ces filles d'auberge que l'on bouscule, ces rixes bestiales et ces danses balourdes. Sa réaction se comprend. En effet, il n'avait rien à apprendre de cette humanité rudimentaire dont le message s'adressait surtout à ceux qui vivaient dans la promiscuité même de ces spectacles.

Dans toute la peinture flamande, dans toute la littérature de Flandre, aussi bien ancienne que moderne, dans le fond du caractère flamand, vous retrouverez ce besoin de laideur, ce besoin de caricaturer la noblesse d'un sentiment, cette obsession de s'infliger à soi-même le spectacle d'une déformation systématique de ce qui est grand et supérieur, aussi bien dans l'ordre social que dans l'ordre spirituel. On pourrait s'y méprendre ; on pourrait considérer cette tendance comme un trait de masochisme collectif, s'il n'était racheté presque entièrement par un des dons les plus précieux de l'esprit : le caractère primesautier du Flamand. Ceux qui ne voient de la vie intellectuelle et artistique flamande que les manifestations les plus bruyantes, peuvent difficilement se rendre compte des délices de l'esprit flamand, dans ses expressions les

plus raffinées. Il y a là un trésor de vitalité, une pétulance de l'esprit, un don de pyrotechnie verbale et de chorégraphie spirituelle qui reste généralement inconnu de ceux qui ne participent que de loin à la vie flamande et qui devient de plus en plus riche et abondant, au fur et à mesure que la Flandre reprend conscience d'elle-même.

Le plus bel exemple, la plus magnifique illustration de cet esprit de jeunesse, d'humour macabre parfois mais toujours sain et vigoureux, est le peintre Bruegel. Je ne puis malheureusement vous citer des auteurs flamands pour étoffer ma thèse, mais je crois que l'œuvre de Breugel prouve abondamment cette gracieuse subtilité de l'esprit dont je vous ai parlé.

Il fait preuve non seulement d'une conscience profonde du drame individuel, mais, confronté avec les problèmes sociaux et politiques, il a su les traiter sans rhétorique et sans avoir recours aux gesticulations du baroque. Grâce à cet optimisme fondamental qui fait le fond du caractère flamand, il est resté — comme l'a dit un critique américain — "le plus humain de tous les grands peintres."

Le même esprit se retrouve chez le génial Karel van de Woestijne que je considère, avec R. M. Rilke, comme le plus grand poète lyrique de l'Europe au XX^e siècle, ainsi que chez les auteurs de la génération précédente et chez ceux de la génération à laquelle

j'appartiens. Mais, on ne peut aller plus avant dans ce domaine sans se référer aux textes et aux documents.

* * *

Il est évident que le génie flamand que j'ai essayé de caractériser dans ses traits essentiels, a subi des influences étrangères et même des assauts violents. S'il est vrai qu'il a résisté triomphalement et qu'il n'a fallu en somme ^{rien, à faire revivre} qu'un seul roman historique, "*Le Lion de Flandre*", écrit d'ailleurs par un auteur dont le père était un émigré français, Henri Conscience, il ne fait pas de doute non plus qu'il ait subi l'empreinte de ses grands voisins.

Le Génie Flamand a-t-il emprunté à l'Allemagne ?

Je crois pouvoir, sans me laisser influencer par les circonstances du moment, répondre franchement par la négative. On chercherait en vain une trace quelconque dans la vie de l'esprit ainsi que dans l'art plastique, d'une emprise allemande sur la Flandre. Aucun des chefs-d'œuvre de la littérature médiévale n'a pris ses thèmes ou son inspiration en Allemagne, et si Dürer a pu influencer pour un moment le côté formel de la peinture flamande au début du XV^e siècle, l'Art Flamand par contre a complètement absorbé Hans Memling.

Dans les temps modernes les éditeurs allemands ont fait la cour à certains auteurs flamands, tâchant

en vain de les gagner à leur cause politique mais, en définitive, ce sont les auteurs flamands qui se sont fait lire en Allemagne, ce n'est pas l'Allemagne qui a influencé la Flandre.

Il est indiscutable que l'influence française en Flandre a été très forte ; que le génie français qui est fait de mesure, de clarté et de grâce, d'impeccable raison surtout, a atténué sensiblement le sentiment gothique qui a persisté en Flandre longtemps après le moyen âge, et qui, entre autres, a rendu si populaire le théâtre de Paul Claudel dans les moindres villages flamands.

On pourrait croire que l'influence française en Flandre a surtout été rationaliste. Il est vrai que par-ci, par-là, chez nous, un notaire de province, prenant Voltaire pour un athéiste, se réclamait du sage de Fernel, et croyait ainsi se donner un brevet à la fois d'élégance et de pensée libre. En ce faisant, il se montrait aussi nigaud que ces pauvres américains qui achètent dans les "second-hand book stores" de Times Square, une traduction de "Candide", pensant ainsi acquérir de la littérature pornographique.

Non, il faut éviter de parler de l'influence française en Flandre et de penser à la littérature de M. Dekobra. Elle va beaucoup plus loin. Grâce à Dieu, elle est beaucoup plus profonde. Dans ses manifestations les meilleures, elle est éminemment bienfaisante ;

elle n'est irritante que dans ses multiples expressions médiocres : elle apporte à l'esprit flamand — naturellement enclin à un romantisme débridé — un frein rationnel, une discipline qui lui manque trop souvent.

Il n'y a entre l'esprit français et la psychologie flamande aucune opposition profonde. Seules les préoccupations politiques de part et d'autre, ont donné lieu à une méfiance que des rapports politiques stabilisés feront heureusement disparaître.

Enfin, il y a l'Angleterre. Il est curieux de rappeler que pendant tout un siècle les Anglais ont dû se défendre contre l'expansion flamande. Il existe de nombreux pamphlets rimés du XIII^e et XIV^e siècles qui mettent les Anglais en garde contre une Flandre impérialiste, et contre ces Flamands qui ont le verbe trop haut et trop d'argent dans leur escarcelle.

Les Flamands depuis le XV^e siècle n'ont jamais craint d'être absorbés par l'Angleterre et il ne faut pas oublier que ce danger d'absorption est le cauchemar national de toutes les petites communautés linguistiques.

Ils ont toujours été à l'aise avec l'Angleterre et les Anglais. Jacques d'Artevelde a donné la première preuve de cet état d'esprit. Plus tard, Rubens franchement francophobe, en politique du moins, était beaucoup plus pro-anglais que pro-espagnol, et nous savons que Guido Gezelle a trouvé un aliment spirituel bien

plus riche chez les poètes anglais et américains que partout ailleurs.

Il y a là un trait historique, un courant de sympathie, parfois caché, qu'il ne faut pas sous-estimer. On peut dire de la majorité des Flamands, sans crainte de se tromper, ce que le chroniqueur Froissart disait de Jacques d'Artevelde, avec amertume et un certain étonnement : *"Il avoit le cœur plus anglais que français."*

* * *

Nous voilà arrivés au terme de notre excursion dans le domaine du vague, de l'arbitraire et de l'à-peu-près.

J'ignore si le portrait que j'ai essayé de faire est fidèle. A nos yeux — aux vôtres comme aux miens — il est obnubilé par tant d'éléments personnels auxquels s'ajoute maintenant l'éloignement depuis déjà des années.

Mais nous retournerons en Belgique. Nous rentrerons en Flandre. Nous reverrons nos bonnes villes. Les nobles cités de Flandre, et Bruxelles, dont on disait déjà au XV^e siècle qu'elle avait "compagnie douce et courtoises gens."

Nos yeux lassés de rues rectilignes, glisseront de nouveau le long des belles courbes de nos vieilles rues. Nous entendrons à nouveau le parler dru et fort de

nos compatriotes, nous reprendrons contact avec le sol et avec l'esprit de la Patrie.

Ce sera une grande et profonde joie. Mais, nous retrouverons aussi nos petites querelles, nos mesquineries de part et d'autre, nos vieux et traditionnels différends. Pussions-nous à ce moment-là, nous souvenir de l'existence de certaines constantes dans la psychologie belge, de certains éléments immuables dans le caractère de nos deux populations et qui en font la grandeur, la force et la richesse.

ec le

nous

esqui-

nnels

s sou-

a psy-

dans

ont la



Achevé d'imprimer le 20 novembre 1943
par la MORETUS PRESS INC.,
New York, N. Y.

